

Allo la vile, ici la campagne : la pluie

Autor(en): **Jaggi, Raymonde**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **53 (1965)**

Heft 55

PDF erstellt am: **14.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-271148>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Une réussite des femmes pionnières: BEIT ELISHEVA

Beit Elisheva, la maison d'Elisheva, pour les femmes pionnières, cela représente la réalisation d'un de leurs vœux les plus chers, le foyer par excellence des enfants dont les mères travaillaient, celui qui accueille aussi sans distinction d'âge ni de situation les immigrantes venues de tous les coins du globe; c'est surtout la preuve de ce que l'on obtient avec beaucoup d'amour, de persévérance et de foi.

J'ignorais encore tout de l'action des femmes pionnières, quand le chauffeur qui venait de me faire faire le tour de Jérusalem s'arrêta devant une gigantesque bâtisse rectangulaire au toit en terrasse, construite avec cette pierre rose tirée du sol rocheux, qui donne tant de cachet à la ville sainte et qui convient si bien à son architecture. Je parle évidemment des immeubles neufs, et rien ne sied mieux au caractère hiératique de Jérusalem que les grands cubes lumineux qui, entre les rangées de cyprès, se dressent au milieu des esplanades dallées, sur un fond de collines dont les sommets arrondis se confondent avec le ciel.

C'était 6 heures du soir, le bâtiment se montrait étrangement silencieux. « Les enfants viennent de partir, me dit le guide, mais on nous attend. » Et nous pénétrâmes dans un immense hall que les rayons du soleil couchant baignaient d'or à travers les parois vitrées. Ça et là, des groupes de jeunes filles stationnaient. « Ce sont les élèves qui suivent

les cours du soir », m'expliqua encore mon cicerone. Déjà la directrice de Beit Elisheva, Mme Ruth Berman était devant nous.

Elle nous emmena dans un des coins du hall, meublés en salon d'attente et dominés par le portrait d'une femme dont le tendre regard semblait encore s'intéresser à tout ce qui se passait autour d'elle. « C'est Elisheva Eshkol, l'épouse défunte de notre premier ministre; elle s'occupait tout spécialement des enfants et est morte en 1959, en usant sa vie à notre cause. C'est en souvenir d'elle, et pour continuer son œuvre, que le gouvernement, son mari, ses amis, le mouvement des femmes pionnières, se sont réunis pour bâtir cette demeure qui porte son nom. »

Difficile situation

Pendant tout l'entretien, j'ai eu l'impression qu'Elisheva Eshkol, mystérieusement présente, participait à la conversation, tandis que Mme Ruth Berman me parlait du plus difficile problème qu'ont à résoudre les femmes pionnières, celui des immigrantes.

« Nous avons actuellement en Israël plus de quatre-vingt-trois races, de mœurs et de langages différents, Polonais, Persans, Irakiens, Marocains, Egyptiens, Hongrois, Tunisiens, etc., les uns venant d'Orient, les autres d'Afrique du nord ou encore d'Europe centrale. Il y a des Juifs tripolitains troglodytes qui ont toujours vécu dans des cavernes, des Yéménites qui couchaient sous la tente. Beaucoup de ces immigrantes n'ont jamais, jusqu'ici, eu de contacts avec la vie moderne. Les femmes sont presque toutes analphabètes; avant de leur donner un métier qui leur permette de gagner dignement leur vie, il faut leur apprendre à parler, à lire, à écrire l'hébreu, faire leur éducation complète dans tous les domaines. Comme elles sont craintives et farouches, après beaucoup d'essais infructueux pour pénétrer dans leur intimité, nous avons décidé de nous occuper premièrement des enfants et d'en faire nos meilleurs alliés.

L'éducation des mères après celle des enfants

« Nous avons donc commencé par prendre en garde les plus jeunes, ceux de 3 à 6 ans pendant toute la journée. Vous voyez ici à Beit Elisheva le couronnement de nos efforts, la maison d'accueil presque idéale, à force d'avoir bénéficié des expériences passées, mais rien qu'à Jérusalem nous n'avons pas moins de vingt-sept pouponnières et jardins d'enfants. Plus de mille dans le pays. Ce sont les femmes pionnières qui assument toutes les charges et tous les emplois de ces maisons d'enfants, où elles servent comme volontaires. Dès 8 heures du matin, elles reçoivent les bambins, les nourrissent, les font étudier, jouer, dormir, leur apprennent tous les principes d'hygiène, les font examiner médicalement, soigner leur bobos, lavent, repassent, raccommodent leur linge et leurs vêtements et les rendent vers 18 heures à leurs parents.

« Ces mêmes femmes pionnières, mariées ou célibataires, qui font fonction de nurses, d'institutrices, de cuisinières, d'infirmières, sont également celles qui vont visiter les familles à peine installées dans le pays et qui, par le truchement des enfants qu'elles soignent et élèvent dans les maisons d'accueil, parviennent à entrer en contact avec les mères, grâce à leur petits interprètes. Ce n'est en effet qu'en voyant leurs enfants en confiance avec les assistantes sociales, qu'elles se décident à leur tour à leur parler librement, d'abord par gestes puis, petit à petit, maladroitement avec les quelques mots d'hébreu qu'elles ont entendu répéter à leur progéniture. Bientôt, elles veulent apprendre tout ce que savent déjà leurs enfants, viennent à Beit Elisheva, suivent les cours qui sont donnés pour elles, s'intéressent aux métiers enseignés.

Chacune à sa place

« Il y a à Beit Elisheva une école ménagère, des ateliers de coupe, de couture, de broderie, un salon de coiffure, un institut de beauté et toutes les femmes, quel que soit leur âge, peuvent s'inscrire dans la branche qui les intéresse. Ensuite cela va beaucoup plus vite que l'on pouvait l'espérer au début. C'est étonnant ce qu'une femme ayant vécu jusque là d'une existence presque primitive et complètement ignorante, s'adapte rapidement. Quant aux jeunes filles, nous sommes extrêmement fières des résultats obtenus avec elles. La plupart de nos aides ont été formées ici même, et vous ne ferez aucune différence entre elles et des Israéliennes nées dans le pays. Nous avons d'ailleurs un office d'orientation professionnelle qui dirige chacune selon

ses capacités. En seize ans nous avons ouvert plus de deux mille cours et plus de trente mille jeunes filles ont appris un métier et reçu une formation spécialisée qui comprend la couture, la broderie, le lavage, le repassage, la cuisine et la tenue de maison, la coiffure et le jardinage. »

Tout en parlant, Mme Ruth Berman me faisait faire le tour de l'établissement: le vestiaire, les classes, le réfectoire des enfants, leurs douches, leur infirmerie, leur dortoir, car ils font obligatoirement la sieste de midi à 16 heures. De nombreuses salles étaient décorées par eux-mêmes de dessins, de broderies, de guillemets, de papiers découpés représentant des animaux, des objets; tout était clair et joyeux, dans un ordre parfait. Puis nous sommes passées aux cuisines où la directrice me montra avec orgueil les appareils électriques perfectionnés sur lesquels les apprenties ménagères s'exerçaient.

Dans le salon de coiffure, un coiffeur tout ce qu'il y a de plus français, s'agitait beaucoup en brandissant peigne et ciseaux autour des têtes de ses élèves qui sont aussi ses man-

nequins. Derrière une porte on entendait chanter, c'était l'atelier de couture, où une vingtaine de femmes étaient penchées sur leur ouvrage, tandis qu'ailleurs des écolières de tous les âges — la plus jeune avait 12 ans, la plus âgée 60 — suivaient avec attention une démonstration au tableau noir.

« C'est dommage que vous ne voyiez pas les enfants », me dit Mme Berman.

Mais les enfants, je les ai vus par la suite partout en Israël, car j'ai visité un nombre considérable de maisons fondées par les femmes pionnières. Je les ai vus au réfectoire, assis devant leur assiette, mangeant de grand appétit, mais très proprement, je les ai vus au jardin, criant, jouant, dansant, formant des rondes joyeuses. Je les ai vus en classe, sages comme des images, je les ai vus dormir côte à côte, dans leurs petits lits, et tous avaient de bonnes figures rondes et fraîches, des corps solides, tous respiraient la santé et la joie de vivre au point que j'avais peine à croire, en face de ces garçonnets, de ces fillettes, robustes et bien vivants, que c'étaient là des enfants d'immigrants arrivés malingres, apeurés, sauvages, il y a à peine deux ou trois ans.

Les femmes pionnières peuvent s'enorgueillir de leur œuvre, elles qui en si peu de temps sont parvenues à créer une race enfantine forte et fière, qui demeure la meilleure garantie pour l'avenir d'Israël.

Hélène Cingria.

Allo la ville, ici la campagne

LA PLUIE

Le printemps froid, suivi d'un été pluvieux, qui se prolonge en un septembre froid et humide tout à la fois, remet en lumière un des gros problèmes paysans — insoluble celui-ci — le problème des conditions météorologiques.

On accuse volontiers les paysans de se plaindre de la pluie comme du beau temps! Là n'est pas notre propos et nous n'avons pas l'intention de pleurer en cinquante lignes. Nous voudrions simplement vous faire approcher un aspect du métier de paysan qu'on oublie souvent quand on parle économie et rendement. L'agriculteur du XXe siècle, comme celui de l'époque lacustre, est soumis aux caprices du ciel.

L'industriel prépare sa production en tenant compte des conditions du marché, de la main-d'œuvre et des installations dont il dispose, de la campagne publicitaire qu'il lance. En apparence, le paysan fait de même. Les méthodes modernes de culture et d'élevage ont supprimé une bonne part des aléas inhérents à toute production animale et végétale. On sait calculer le pourcentage approximatif de pertes prévisibles sur un élevage de porcs ou de poulets. On sait choisir et doser les engrais et semences pour faire rendre un maximum à une terre donnée. Certes, si scientifiques qu'elles paraissent, les plus belles prévisions sont parfois bouleversées par une peste aviaire ou porcine ou par un parasite inattendu. Mais ce ne sont que des cas isolés. Tandis que l'économie agricole tout entière est soumise, sans rémission, au temps qu'il fait.

Noire propos, avons-nous dit, n'est pas de pleurnicher stérilement. Cependant, si vous le pouvez, faites donc un tour à la campagne ces jours Vous verrez des blés qui attendent encore la moisson: bruns, gris, couchés, parfois recouverts de mauvaise herbe, ils gèment sur le champ. Et c'est le cas de tous les champs situés au-dessus de 500 à 600 m. qui n'étaient pas mûrs au moment des belles journées d'août. En beaucoup d'endroits les pommes de terre poussent en terre. Les regains poussent, certes, mais il ne se rentrent pas. Et les vignes, donc: des grains verts et presque aussi durs que des billes. Et quand vous aurez vu tout cela, imaginez un peu le paysan ou le vigneron et son état d'esprit quand, chaque matin, la pluie tombe à pleins seaux.

Il y a les incidences économiques, certes: le manque-à-gagner certain pour beaucoup, le souci des échéances. Mais il y a plus encore l'aspect humain du problème. Le découragement de voir le travail d'une année abîmé, gâché, voire parfois presque anéanti. Et il n'y a pas moyen de tout laisser en plan, il faudra moissonner quand même, puis labourer à nouveau pour une nouvelle année, et une nouvelle fois faire confiance au ciel.

Raymonde Jaggi



Ces jeunes Indiennes du Mahdi prêtent la main à la construction d'une école secondaire d'agriculture, travail financé en partie par l'Aide suisse à l'étranger. Elles recevront là une formation qui les inspirera dans l'organisation de leur existence familiale, et aussi dans l'amélioration de la vie au village.

L'école d'infirmières et d'infirmiers de Lausanne

(Suite de la page 1)

surface qu'on retrouve partout telle quelle, multipliée par deux ou plus, selon les locaux. Cette façon de construire (un étage par semaine!) est évidemment bon marché. L'aménagement est confortable, sans plus, et conçu spécialement pour ne pas abîmer les parois et pouvoir se combiner à l'infini (utiliser les tables du restaurant avec celles de la bibliothèque, de même modèle, par exemple). Les volets ont été choisis en plastique en raison du coût d'entretien qui est nul.

Non, rien de luxueux et de superflu dans la nouvelle école d'infirmières et d'infirmiers, mais des locaux étudiés en vue d'une formation professionnelle de valeur. Il faut féliciter tous ceux qui ont permis cette réalisation, et spécialement la directrice de l'Ecole, Mlle Wavre, qui n'a ménagé ni son temps ni sa peine. Et si cette tour n'est pas une parfaite réussite architecturale, nous ne pouvons que pardonner et, malgré tout, lui concéder le droit de s'élever fièrement au-dessus de la ville.

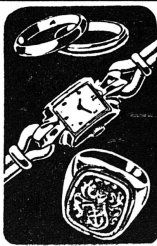
H. Nicod-Robert

Abonnez-vous à

FEMMES SUISSES

Abonnement annuel

Fr. 7.-



Léon Smulovic

● HORLOGERIE
● BIJOUTERIE

Grand choix de montres, bijoux, chevalières, alliances or.

Genève, Terrassière 5
Tél. 36 54 89

Pour le beau troufseau...
LA LINIÈRE
3 RUE DU RHONE-GENÈVE
... Pour le joli cadeau